



**Syria**  
Archéologie, art et histoire

**83 | 2006**  
**Hommage à Henri de Contenson**

---

## Henri de Contenson : un parcours

Jean-Louis Huot

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/301>

DOI : 10.4000/syria.301

ISSN : 2076-8435

### Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

Pagination : 19-24

ISBN : 9782351590515

ISSN : 0039-7946

### Référence électronique

Jean-Louis Huot, « Henri de Contenson : un parcours », *Syria* [En ligne], 83 | 2006, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 08 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/301> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.301>

---

## HENRI DE CONTENSON : UN PARCOURS

Jean-Louis HUOT  
Université de Paris-I, Panthéon-Sorbonne  
Ancien directeur de l'IFAPO

---

Au seuil de ce volume d'hommages, il m'a semblé utile, ne serait-ce qu'à l'intention des plus jeunes d'entre nous, de rappeler en quelques lignes le parcours « archéologique » de Henri de Contenson. Il se trouve que nous nous sommes rencontrés, lui et moi, il y a plus de quarante ans, ce qui m'autorise peut-être à souligner les étapes principales de sa trajectoire scientifique.

Henri du Bessey de Contenson est né à Paris le 4 mars 1926, d'une famille de petite noblesse bourguignonne dont les racines sont foréziennes. Son père, militaire de carrière, a commandé de 1936 à 1939 le régiment en garnison à Vesoul, en Haute-Saône. Le fils entra donc, à dix ans, en sixième au Lycée Gérome de cette petite ville de Franche-Comté. Nos meilleurs professeurs sont ceux de nos jeunes années et, comme la plupart d'entre nous je suppose, Henri se souvient encore du professeur d'histoire et de géographie de cette classe, à l'époque où « l'Orient et la Grèce » fleurissaient dans les pages de l'excellent manuel d'histoire appelé communément « le Malet-Isaac ». Le professeur en question, Paul Veyret (qui sera l'un des dédicataires de la publication de Tell Ramad), n'est pas un inconnu. Excellent géologue, il fut ensuite l'un des fleurons de l'Institut de Géographie alpine de l'Université de Grenoble. C'est ainsi que les Sumériens, Akkadiens et autres Assyro-Babyloniens, rencontrés à dix ans, décidèrent de la carrière de notre jeune Henri. Les privations diverses dues à la seconde guerre mondiale ne furent pas sans répercussion sur l'état de santé des adolescents de cette sombre période. Henri n'obtint qu'avec un peu de retard son baccalauréat, en 1945.

Bien malin qui aurait pu trouver quelque part en Université, dans la France d'alors, un cursus touchant de près ou de loin à l'Orient ancien. À l'époque où les grands noms de l'archéologie orientale française s'appelaient Roman Ghirshman, André Parrot ou Claude Schaeffer, les formations en archéologie s'apparentaient plus à un parcours d'autodidacte qu'à un apprentissage cohérent et construit. Je rappellerai, pour mémoire, que la première chaire d'Archéologie orientale des Universités françaises ne fut créée, à Lyon, qu'en 1960, sur la suggestion d'Henri Metzger et Jean Pouilloux, pour Jean Deshayes qui l'occupa jusqu'en 1968, date à laquelle il fut élu, sur la proposition de Pierre Demargne, à l'Université de Paris où il enseigna jusqu'à sa mort prématurée en 1979. En 1946, pour qui voulait sérieusement s'intéresser aux choses orientales anciennes et non à l'histoire ou à l'archéologie gréco-romaine, fleuron des études « classiques » qui prospéraient dans l'*Alma Mater* depuis plus d'un siècle (sans parler de l'archéologie dite « nationale » dont celle-ci ignorait toujours superbement l'existence...), il n'y avait guère le choix. Le jeune Henri prépara le concours de l'École du Louvre. Après la parenthèse du service militaire (1946-1947), il fut admis à cette école en 1948. André Parrot y enseignait l'archéologie orientale et Raymond Lantier la Préhistoire.

Sportif, Henri pratiquait la spéléologie durant les vacances, ce qui le conduisit en 1949 et 1950 à participer à des prospections souterraines dans la vallée du Vicdessos en Ariège et à découvrir des empreintes de pas humains inédites dans la grotte de Niaux. Mais le contact le plus fructueux fut

probablement celui d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure dans l'Yonne. Il participa aux fouilles de ce dernier en 1950, 1951 et 1954. Catholique convaincu, Henri de Contenson connaissait de longue date l'existence de la prestigieuse École Biblique et Archéologique française de Jérusalem, établie depuis la fin du siècle précédent au couvent de Saint-Etienne des Pères Dominicains. Il y fut admis de 1951 à 1953, la première année « à titre individuel » (c'est-à-dire à ses frais), la seconde comme boursier de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Entre-temps, il avait épousé Marie-Jeanne Poitou, désormais inséparable de ses activités, dont le rire communicatif et l'enthousiasme suffirent, pendant vingt-cinq ans, à signaler au loin la présence du ménage.

Résidant enfin à demeure sur les terres orientales, Henri put participer aux fouilles de Roland de Vaux à Qumran, de 1951 à 1953. Il y découvrit, le 20 mars 1952, le fameux rouleau de cuivre de la grotte 3, récemment exposé à Paris, après restauration, à l'Institut du Monde Arabe<sup>1</sup>. C'est l'unique rouleau de cuivre retrouvé à Qumran. Il porte, gravée au burin, une liste de biens déposés dans des cachettes. L'addition des poids d'or et d'argent atteint plus de 120 tonnes de métal précieux, une somme fabuleuse, qui ne manque pas de surprendre. La liste mentionne aussi des vêtements et des vases, des bois rares, des aromates, de l'encens et de la myrrhe... Les précisions sont telles que certains « y voient des trésors réels comme les biens esséniens cachés sous la menace... D'autres pensent au trésor du temple de Jérusalem dispersé, avant d'être pris par Titus, pour éviter la profanation ». Mais s'agit-il de trésors réels ? Cet inventaire serait imaginaire, et sa précision étonnante « rappelle les calculs minutieusement élaborés dans la description de la Jérusalem céleste du Rouleau de la Guerre ». Pour certains, « ces textes populaires, suscitant une forte illusion du réel par la précision des chiffres et des lieux, visaient à maintenir l'espoir des fidèles après la perte du temple et la dispersion des hommes... Le message est une propagande religieuse : tout n'est pas perdu puisque l'essentiel demeure caché » (J.-B. Humbert). On le voit, ce texte célèbre n'a pas fini de faire parler de lui ! À la suite de ces travaux, son mémoire de fin de séjour à l'École Biblique<sup>2</sup>, soumis selon l'usage à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, porta sur « Le matériel chalcolithique de la grotte de Muraba'at », qui avait été fouillée au début de 1952. En effet, ce site n'avait pas seulement fourni les textes qui en firent la célébrité, mais aussi des vestiges de périodes beaucoup plus anciennes, en particulier des lots de céramiques proches du matériel d'Umm Qatafa, non loin de Bethléem. Enfin, durant l'hiver 1953, Henri de Contenson effectua, avec le Britannique James Mellaart, une prospection archéologique dans les vallées du Yarmouk et du Jourdain pour le compte du Service des Antiquités de Jordanie. C'est alors qu'il ouvrit trois sondages à Tell esh-Shuna (nord)<sup>3</sup>, Tell Abu Habil et Tell es-Saidiyeh el-Tahta<sup>4</sup>.

Ces recherches prometteuses ne suffisaient pas, en ces temps comme de nos jours, à faire vivre un homme. Après le retour en France, Marie-Jeanne a dû assurer l'entretien du ménage. Henri, « chômeur intellectuel », en profita pour préparer sa thèse de l'École du Louvre, soutenue en 1955, sur *La céramique chalcolithique palestinienne d'après les découvertes récentes*<sup>5</sup>. Mais, à cette époque bénie, le CNRS se mit en tête de rechercher des candidats en sciences humaines, pour ne pas apparaître comme strictement dévolu à la progression des sciences dites exactes. Quelques postes furent attribués à la recherche

1. Jean-Baptiste Humbert, « Le rouleau de cuivre de Qumran : découverte et interprétation », dans le catalogue de l'exposition *Jordanie, sur les pas des archéologues*, présentée du 13 juin au 5 octobre 1997 à l'Institut du Monde Arabe, Paris, p. 89-93.

2. En dernier lieu, voir Henri de Contenson, *50 ans de tessons, propos sur l'archéologie palestinienne*, Paris, 2004, p. 3-38.

3. *Ibid.*, p. 137-160.

4. Henri de Contenson, « Three Soundings in the Jordan Valley », *Annual of the Department of Antiquities of Jordan*, 4-5, 1960, p. 12-98.

5. Henri de Contenson, *50 ans de tessons, propos sur l'archéologie palestinienne*, Paris, 2004, p. 39-135.

archéologique. Bien peu nombreux étaient alors les spécialistes des terres et des périodes lointaines. Le jeune Henri fut donc recruté à vingt-huit ans comme « stagiaire de recherche ». Il fit désormais toute sa carrière au service de cette institution, progressant régulièrement dans la hiérarchie en devenant successivement attaché de recherche (1956), chargé de recherche (1962) puis maître de recherche (1967) et, enfin, directeur de recherche de 1976 à sa retraite en 1992.

Ainsi libéré des préoccupations alimentaires, Henri put se consacrer alors à une intense activité sur le terrain. D'abord en 1955-1956 à Bir es-Safadi avec Jean Perrot (qui me rappelle que « c'est dans son "carré" qu'a été mise au jour la grande statuette de Safadi ») et à Byblos (1955) avec Maurice Dunand, auquel le liera désormais une amitié fidèle. Il fréquenta également les fouilles de Schaeffer à Enkomi (1955-1961) et, surtout, sur un site qui le verra ensuite régulièrement revenir, Ras Shamra (1955-1956).

Les troubles politiques qui ne cessent d'agiter le Proche-Orient arabe depuis la première guerre mondiale vinrent bousculer ce beau programme. La brillante « expédition » de Suez mit, en 1956, un terme assez prolongé aux activités scientifiques françaises en Orient. Nos collègues égyptologues en savent quelque chose, qui virent se fermer leur champ d'activité pour une bonne décennie... Les fouilles françaises en Syrie furent également interdites pour les mêmes raisons et nos chercheurs durent trouver un terrain de remplacement. Quiconque est attiré par les terres orientales sait bien, de nos jours, qu'il faut parfois se résoudre à un « chômage technique » qui peut se prolonger durant de longues années, ou accepter une reconversion géographique jamais facile. Changer de terrain veut dire changer de langue vernaculaire, de bibliographie, de problématique, et tout cela n'est guère aisé, ni immédiatement fructueux, sauf pour qui sait cacher ces difficultés en se proclamant adepte d'une archéologie désincarnée, supposée simple outil ou vulgaire méthode applicable sur toute la surface du globe indifféremment, les « problèmes » étant supposés « les mêmes », ce qui n'est guère prouvé. Le Proche-Orient fermé à la recherche française, Henri de Contenson, disponible, fut désigné par le ministère français des Affaires étrangères comme « expert-archéologue » auprès du gouvernement impérial éthiopien et responsable de nos fouilles dans ce vaste pays. Les immenses hauts plateaux éthiopiens, après tout, ne font-ils pas face, vers l'Est, à la mer Rouge et au monde arabe ?

Avec ce pays, le gouvernement français entretenait une collaboration archéologique originale (au sein du système français, s'entend...) : la mise à la disposition du gouvernement local de savants français pendant une période limitée (le même système fonctionne également au Soudan). Sur le terrain, la réalité ne différait guère de celle des pays du Proche-Orient : énormité des espaces et des temps considérés, nombre très réduit des spécialistes disponibles ou tentés par l'expérience. Dès 1945, la Commission consultative des fouilles archéologiques du ministère des Affaires étrangères (officialisée en 1947) avait inauguré ses travaux et contrôlait l'aspect scientifique des missions et les nominations des chercheurs envoyés par la France dans le monde entier (sauf en France et en Algérie), puisque ce ministère avait pris, après la guerre, le relais de celui de l'Instruction publique dans ce domaine. Parmi les cinq sous-commissions qui la composaient, celle de l'Égypte chapeautait aussi l'Éthiopie. Dans ce pays, dont les racines culturelles plongent dans la haute Préhistoire, les royaumes historiques qui émergent vers le milieu du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., à savoir les royaumes pré-axoumites puis le royaume d'Axoum proprement dit, se sont développés parallèlement aux royaumes arabes de la péninsule Arabique méridionale. Dans ce domaine, dès 1954, une mission française s'était intéressée, sous la direction de Jean Leclant, à un secteur particulier du site, là où avaient été trouvées les célèbres « stèles géantes » du vieux royaume.

Dans ce domaine nouveau pour lui, Henri de Contenson fouilla d'abord, en 1957, l'emplacement de stèles à May-Hedja, puis, en 1958, les ruines de bâtiments publics paléochrétiens près de l'église de Maryam-Tsyon. Il découvrit surtout, en 1959, plusieurs reliefs et statues à Hawlti, un important site pré-axoumite au sud-est d'Axoum : une sorte de niche en pierre calcaire ornée de personnages, accompagnée de deux statues représentant des femmes assises. L'une, cassée en plusieurs morceaux, une fois reconstituée, mesure 82 cm de hauteur, la seconde, acéphale, 80 cm. Ce sont de remarquables

témoignages de la statuaire pré-axoumite. Statues de culte, effigies de fidèles ? Tout cela est à replacer dans un ensemble beaucoup plus vaste de sites, d'objets et d'inscriptions, vestiges de royaumes parallèles à ceux, contemporains, d'Arabie du Sud aux alentours du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>6</sup>

Les problèmes franco-arabes un peu calmés, Henri de Contenson reprit contact avec l'École Biblique de Jérusalem, ce qui lui permit de collaborer avec Roland de Vaux aux fouilles de l'École à Tell el-Far'ah dès 1959. S'ouvre alors pour lui une période intense de travaux de terrain : participation à la mission française au Soudan de Jean Vercoutter à Aksha (dégagement d'une basilique paléochrétienne) et, surtout, prise de contact avec ce qui deviendra son terrain de prédilection, la Syrie. À l'œuvre sur le grand chantier de Ras Shamra de 1962 jusqu'en 1976, Henri de Contenson, comme collaborateur, puis comme directeur (1971-1973), établit, à travers un grand sondage stratigraphique, les principales étapes de l'évolution préhistorique de ce site célèbre. Ce n'était pas la première fois qu'on s'attaquait aux fondements préhistoriques de la grande ville de l'âge du Bronze. En 1934-1935, puis de 1953 à 1968, divers sondages avaient atteint les niveaux antérieurs à l'écriture. Dès 1935, entre les temples de Baal et de Dagan, le rocher naturel avait été atteint. De même, les sondages d'Arnold Kuschke (1955, dans le jardin du Palais Royal) avaient été poussés jusqu'au terrain vierge. Mais les surfaces fouillées demeuraient très exiguës. Les efforts les plus fructueux furent obtenus surtout dans les sondages SC (sondage Courtois) et SH (sondage Henri, au nord du précédent), juxtaposés sur la partie la plus élevée du tell, sur la pente ouest de l'acropole, de 1962 à 1976. Henri de Contenson y conduisit, sur une superficie beaucoup plus vaste, l'exploration très poussée des niveaux préhistoriques d'Ougarit. Il en avait synthétisé les principaux résultats dans une courte note dès 1982<sup>7</sup>, mais il en donna la publication définitive dix ans plus tard, dans un gros volume<sup>8</sup>. On y suit l'évolution du site du VII<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Les fouilles remontèrent jusqu'au Néolithique précéramique B (entre 7000 et 6500 av. J.-C.) illustré par un village de maisons rectangulaires sur fondation de pierre (niveau V C), habitées par des chasseurs-pêcheurs qui semblent peu portés sur l'agriculture, même si, dès la base, la culture du blé amidonnier, des lentilles, des pois et du lin est attestée. Au niveau V B apparaît une poterie assez fruste et la proportion des animaux domestiques augmente, ainsi que les traces de céréales cultivées. On note ensuite la présence, au niveau V A, de la fameuse « vaisselle blanche » typique de la Syrie intérieure, qui coexiste avec la céramique de terre cuite. La chasse, jusqu'alors prédominante, régresse fortement au profit de l'élevage. Ras Shamra IV C (contemporain de l'époque de Halaf, au milieu du V<sup>e</sup> millénaire) a livré des maisons plus grandes que les niveaux précédents. Au niveau III C, les liens avec Byblos semblent se renforcer, puis Ras Shamra subit l'influence très nette de la culture mésopotamienne d'Obeid (niveau III B). Le village est ensuite abandonné pour une raison inconnue durant toute la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire et la première moitié du III<sup>e</sup>. Il fut réoccupé (niveau III A) à l'âge du Bronze. Il semble s'être entouré alors d'un mur de soutènement, peut-être dans un but défensif. Mais il ne s'agit que d'une petite agglomération, « où l'on peut pressentir cependant l'essor urbain d'Ougarit au II<sup>e</sup> millénaire », conclut le fouilleur.

À la même époque, Henri de Contenson se consacre également à une exploration intense de la région de Damas, son ami Jacques Cauvin, lui aussi passé par Byblos, et Maurice Dunand, s'orientant plutôt vers la Syrie intérieure et le Moyen Euphrate. Henri ouvrit, dès 1963, un chantier à Tell Ramad, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Damas. Il y travailla pendant dix ans. Nous nous y étions retrouvés au printemps 1966, complétant la petite équipe qu'il formait avec son photographe et dessinateur Jean Dufour et son représentant habituel de la Direction Générale des Antiquités et des Musées de

6. On pourra se référer pour une première approche à la synthèse très accessible de Francis Anfray, *Les anciens Éthiopiens, 20 siècles d'histoire*, Armand Colin, Paris, 1990, p. 17-63.

7. Henri de Contenson, « Les phases préhistoriques de Ras Shamra et de l'Amuq », *Paléorient*, 8/1, 1982, p. 95-98.

8. Henri de Contenson, *Préhistoire de Ras Shamra, Les sondages stratigraphiques de 1955 à 1976*, deux tomes, RSO VIII, ERC, Paris, 1992.

Syrie, Moustafa Mamlouk. Marie-Jeanne de Contenson assurait, comme d'habitude, l'intendance. Un autre étudiant de l'École Biblique, P. Synave, participait aux travaux. Rejoignant tous les matins aux aurores le site en quittant les rues endormies de Damas, bercés par les versets du Coran de la radio, nous y travaillions jusqu'au début de l'après-midi, parfois secoués par les explosions de l'artillerie syrienne, qui s'entraînait mollement dans le secteur. Puis nous regagnions les frais ombrages du palais Azem (dans le bâtiment « Écochard ») pour trier, dessiner et noter. J'y appris à faire de très belles pointes de flèche en silex, mais surtout, nous eûmes la joie de dégager, cette année-là, les célèbres crânes plâtrés qui ornent depuis lors la salle de Préhistoire du musée national. Dès la fin du VIII<sup>e</sup> millénaire (cabanes en fosses du niveau I, qui a livré une célèbre « perle en cuivre natif » et des vases de pierre), puis durant le niveau II (début du VII<sup>e</sup> millénaire) où s'élèvent des maisons rectangulaires à sols enduits de chaux sur fondation de pierres (c'est l'époque des crânes surmodelés et d'innombrables figurines animales ou anthropomorphes) se développe une agriculture à base d'orge, de blé et d'engrain, associée à la chasse et à l'élevage. Les pointes de flèche en silex, les armatures de faucilles abondent. Ce qui fut alors le plus ancien village connu de la région de Damas semble ensuite abandonné. Lorsqu'il est réoccupé, au début du VI<sup>e</sup> millénaire ou un peu avant, Ramad semble moins important. Un fort volume<sup>9</sup> a récemment publié toutes les données disponibles concernant ce village néolithique des environs de Damas aux VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> millénaires. J'ai eu le plaisir d'en surveiller l'impression dans la collection de l'Institut français d'Archéologie du Proche-Orient dont j'assurais alors la direction, remboursant ainsi la dette du jeune étudiant accueilli sur ce site par l'auteur, trente-quatre ans plus tôt !

En 1967, Henri participa aux fouilles d'André Parrot à Larsa (Irak) où il effectua, pendant deux campagnes, un sondage en profondeur dans les couches historiques de ce grand tell. La même année, lors des fouilles de Tell Khazzami, Henri avait observé des silex que lui montrait l'un de ses ouvriers, trouvés dans le village dont il était originaire, qui semblaient apparentés à ceux du niveau le plus ancien de Ramad. Ces outils provenaient de Tell Aswad, « la colline noire » – appelée ainsi en raison des couches de cendres grises dont elle semblait constituée. Le site, non loin de l'actuel aéroport de Damas, était donc assez attirant. Henri y fit des sondages en 1971-1972, qu'il publia, également dans la collection de l'IFAPO, en 1995<sup>10</sup>. Plus anciens que les niveaux de Ramad, les niveaux I et II d'Aswad parurent alors typiques d'un « aswadien » caractérisé par une agriculture précoce de l'orge et celle du blé amidonnier, image que les nouvelles recherches entreprises sur le même site par Danielle Stordeur récemment sont en train de compléter et de modifier. Dans le même volume, Henri de Contenson publiait aussi les résultats de sondages exécutés à Tell Ghoraifé, situé à 15 km au nord de Tell Aswad et contemporain de la phase finale d'Aswad. Avec ces trois volumes, Henri se révélait un maître de l'étude du Néolithique du Levant.

À partir de 1975, cependant, les jours s'assombrissent. La guerre civile du Liban, dont les prémices inquiètent, dès octobre 1969, tous les amis de ce pays, éclate finalement au printemps 1975. Henri de Contenson, comme tous les chercheurs de sa génération, n'accédait à Damas qu'après une étape à Beyrouth, ce qui lui permettait de préparer sa mission en Syrie et d'entretenir les liens d'amitié avec le ménage Dunand. Il faut désormais oublier l'étape du Liban. C'est aussi l'époque où la santé de Marie-Jeanne de Contenson se dégrade brutalement. La fidèle compagne de toutes les aventures décède le 10 juin 1976, alors que son mari venait de nettoyer le terrain vierge de Ras Shamra et étudiait le matériel au camp de la mission. Après une dernière prospection archéologique à la frontière syro-turque dans la vallée du Sajour et sur les rives de l'Euphrate moyen avec Paul Sanlaville en 1979 et son mariage avec Marie-Laure Hallopeau en 1980, Henri se consacre à la publication définitive de ses travaux en Syrie.

9. Henri de Contenson, *Ramad, site néolithique en Damascène (Syrie) aux VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> millénaires avant l'ère chrétienne*, BAH 157, IFAPO, Beyrouth, 2000.

10. Henri de Contenson, *Aswad et Ghoraifé, sites néolithiques en Damascène (Syrie) aux IX<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> millénaires avant l'ère chrétienne*, BAH 137, IFAPO, Beyrouth, 1995.

On voit se succéder, de 1992 à 2000, les gros volumes évoqués à l'instant. Henri rejoint ainsi le très petit club des fouilleurs qui peuvent contempler, après tant d'années de terrain, les publications dites « définitives » qui en assurent la pérennité.

C'est sur cette image d'un savant français actif et généreux que je voudrais conclure ces quelques lignes biographiques destinées surtout aux chercheurs qui n'ont pas eu l'occasion de le fréquenter lors de sa pleine activité de terrain. Henri n'a jamais été avare de son temps avec les débutants. Lors des fouilles de Ramad d'avril-mai 1966, il m'avait fait cadeau d'un exemplaire des *Chronologies in Old World Archaeology* de Robert Ehrich (édition de 1965), fructueuse mais austère lecture pour soirées damascènes. Je n'oublie pas non plus que c'est par son intermédiaire que je pus rencontrer Jean Deshayes à Paris dès 1962. Henri n'a pas été seulement un fouilleur attentif, c'est aussi un « passeur » comme on dit de nos jours, sensible à la transmission de ce qui fut probablement l'une de ses passions dominantes, la recherche archéologique française en Orient.